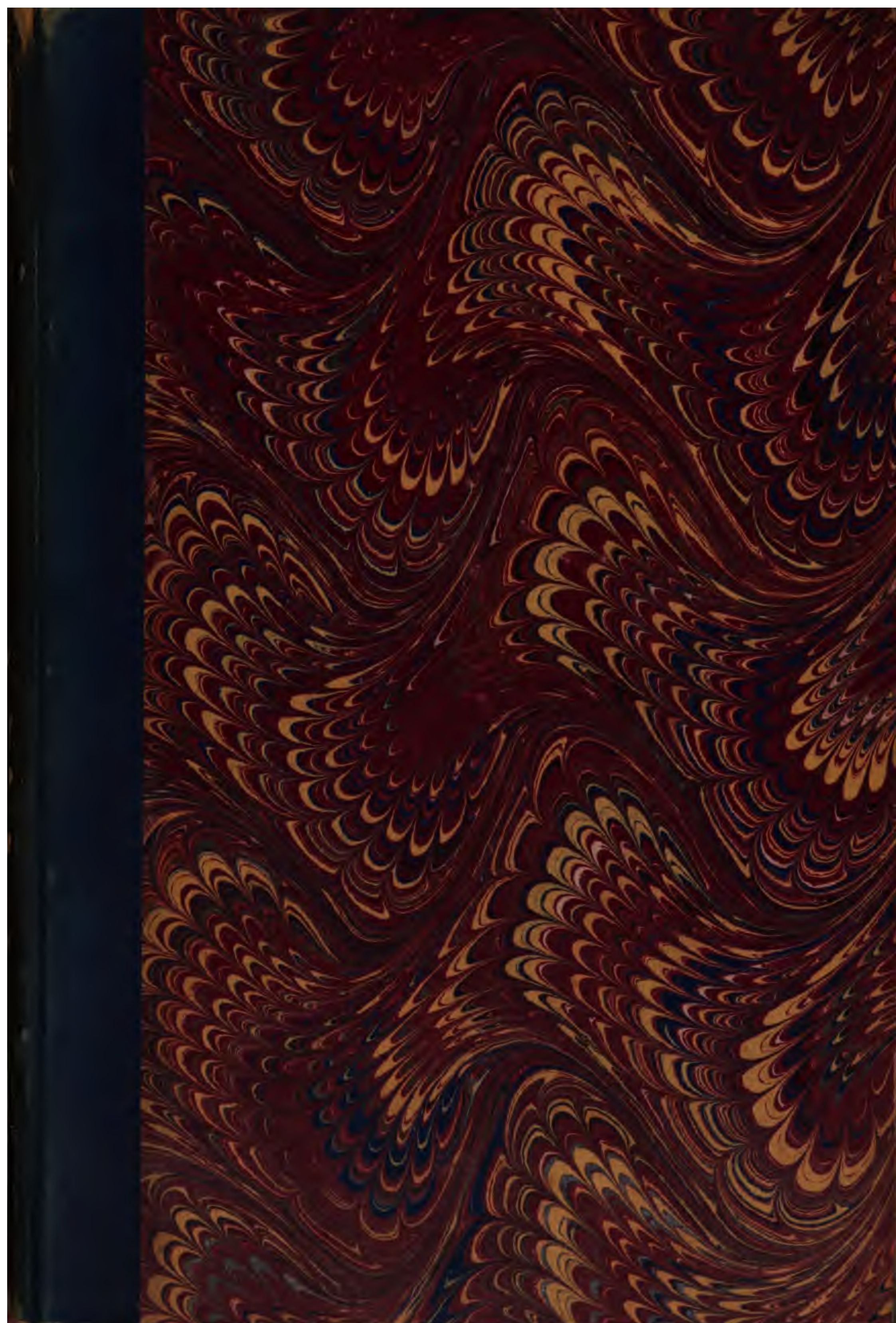
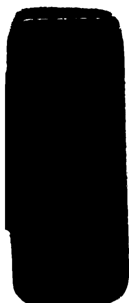
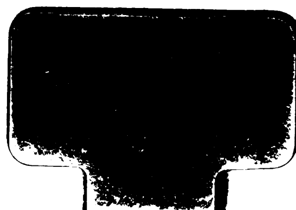






offert à M. Parker d'Oxford, témoignage de grande estime et d'affection par l'auteur. P. D.

ANALYSE

DU

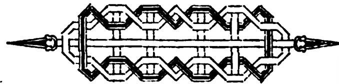
ROMAN DU HEM,

DU TROUVÈRE SARRAZIN,

PAR

M. PEIGNÉ-DELACOURT,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE PICARDIE.





ARRAS,

Typographie d'ALPHONSE BRISSY, rue St.-Jean-en-Ronville, 4.

—

1854.

ANALYSE

DU

ROMAN DU HEM,

par

M. PEIGNÉ-DELACOURT,

Membre de la Société des Antiquaires de Picardie.



MESSIEURS,

Il existe au département des manuscrits de la bibliothèque Impériale, à Paris, sous le n° 7609, un volume contenant plusieurs pièces rimées, entre lesquelles *li Rouman du Hem*, d'une écriture du XIVe siècle. Malheureusement le premier feuillet de ce poème manque, et, vers la fin, plusieurs vers ont été rognés par la pourriture du parchemin.

L'auteur du *Roman du Hem* prend soin de se nommer au début, et en parlant du tournoi qui aura lieu,

Au bel castel de Hem sour Somme
Sarrasin dist en sa parole
C'un rommant i vaurra extraire
Selon çau qu'il en vaura faire.

A l'explicit on lit :

Ci fine li *Remans du Hen*,
Et Sarrasins, s'il l'en est miex,
Dist que boine part i ait Diex.

L'œuvre de Sarrasin est, en 4,500 vers de huit syllabes, le curieux et naïf récit d'une fête complète, tournoi, danses, banquets, représentations d'épisodes où figurent dames et chevaliers, sous les noms des héros de la Table-Ronde, chantés par Chrétien de Troyes : Artus et la reine Genièvre, Ivain, le Chevalier au lion, et, comme toujours, le Sénéchal, le fameux Queux.

La date de l'année et même le jour de la fête ne sont pas oubliés par notre trouvère.

Et pour çou qu'il en souvenra
Ciaus qui venront en nascion,
Vous di qu'en l'incarnation
Avoit XII^c. ans en conte,
Themoins celui qui fist ce conte,
Et puis LX et X et VIII,
Ni avoit plus ne jour ne nuit.

Nous verrons plus tard que ce fut au jour de Saint Denis.

Quant au lieu, théâtre de ces joûtes, je dois avouer que, sur la foi, et de l'inventaire du trésor des chartes (titres de Picardie), et des historiens de Picardie, incliné d'ailleurs à doter la ville de Ham qui m'est chère, j'avais d'abord compris ce tournoi dans le bagage des faits historiques qui se passèrent sous ses murs.

On voit en effet que Guillaume de Longueval, en cédant, en l'Année 1266, la châtellenie de Péronne au roi Louis IX, fit la réserve de *villâ de Hem*, mots traduits en français, dans l'inventaire mentionné, par ceux-ci : la ville de Ham, ce qui est une erreur évidente du traducteur.

L'abbé de la Rue, dans son ouvrage sur les trouvères, place en cette ville la fête contée par Sarrasin.

M. Francisque Michel en publiant, en 1840, dans la collection in-8° de la *Société de l'Histoire de France*, le *Roman de Ham*, n'éleva pas de doutes sur ce point; s'il eût connu les lieux, sa science et son grand esprit de critique n'auraient point été en défaut. Je lui ai soumis mes observations; il m'a pleinement autorisé à déclarer qu'il partageait entièrement mon opinion, à savoir que le Hem, actuellement simple hameau, situé entre Péronne et Bray, est bien le lieu où les seigneurs de Longueval et de Montauban donnèrent cette mémorable fête, et non la ville de Ham, en Vermandois.

Ces deux chevaliers pouvaient très-bien donner rendez-vous à la noblesse au Hem, placé à proximité de leurs manoirs; Ham en eût été fort éloigné, et le sire de Longueval ne figure aucunement dans les actes de cette époque concernant cette ville du Vermandois. Le Hem, au contraire, était sur les marches de l'Artois.

J'ai voulu visiter le Hem, en compagnie de M. l'abbé Decagny, consciencieux auteur de l'histoire de l'arrondissement de Péronne; nous avons vu, entre les masures qui subsistent encore le long de la Somme et la ferme située sur la même ligne, une plaine suffisamment étendue et offrant une déclivité douce et régulière vers la rivière. A ce point, quelques traces d'une chaussée conduisant à travers le marécage à un îlot distant de 25 à 30 mètres, aujourd'hui baigné presque constamment par les eaux retenues pour le service des moulins de Fargny, qu'on aperçoit à Curlu non loin de là, en vaal.

De temps immémorial, les habitants du lieu retirent de cet endroit des matériaux façonnés, des pierres de grand et petit appareil, des grès taillés, des débris de tuiles.

Evidemment il y eut là, autrefois, il y a moins de six cents ans, d'importantes constructions, un manoir, un château fort, bornier, dont il ne reste ni souvenirs sur les lieux, ni

titres, ni documents que je sache, autres que ceux relatés ci-dessus.

Et pourtant, ce fut là que les nobles du nord de la France, de l'Artois surtout, vinrent donner, pour la dernière fois, carrière à ces montres de bravoure et de galanterie déjà défendues, comme dangereuses, par saint Louis et Philippe-le-Hardi, et bientôt entièrement prohibées.

Pour la dernière fois aussi, l'on y vit les joûtes chevaleresques entremêlées d'épisodes scéniques tirés des aventures des héros de la Table Ronde. A moins de nouvelles découvertes, nous ne saurons jamais qui représenta Bruiant, le chevalier au lion, le brave Ivain, qui fut le grand Sénéchal, le fameux Queux; quant à la belle Genièvre, ce fut une parente du comte d'Artois, et le chevalier au lion est bien le comte Robert II d'Artois, surnommé le beau, le gentil chevalier.

Sarrasin débute par l'éloge de Charles d'Anjou, roi de Sicile, frère de saint Louis; se souvenant sans doute de Mainfroi et de Conradin, il dit :

Tout cil qui à lui afaire ont
Le prisent pour sa loialté
Et doutent pour sa cruauté :

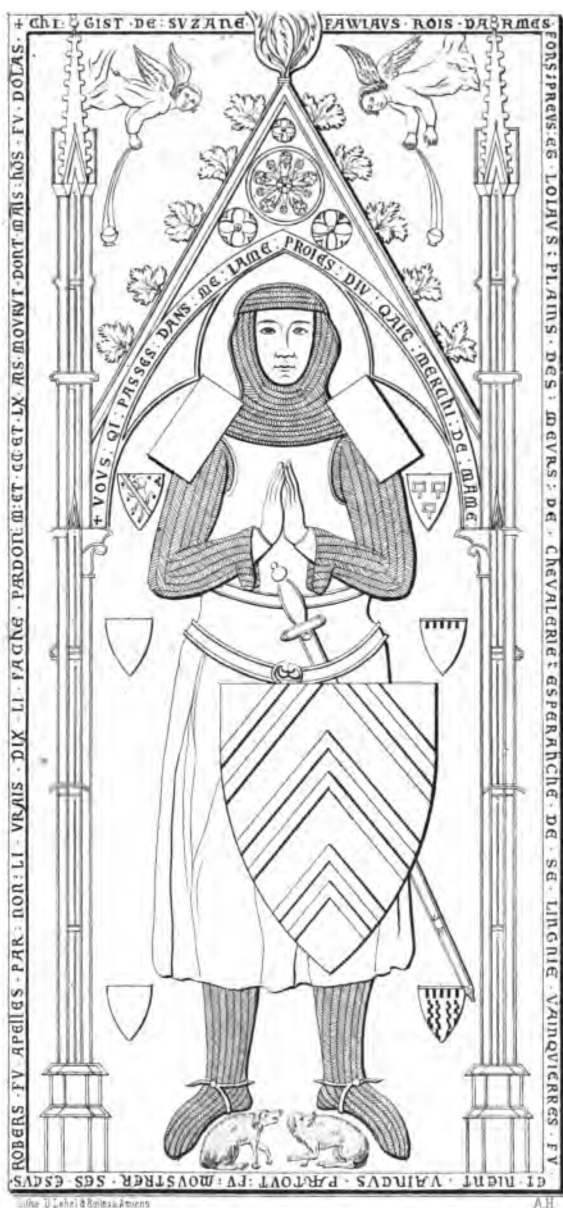
Puis il donne un souvenir au roi d'armes, Fauviaus de Suzanne.

Si bon qu'il ni avait que dire :

J'ai retrouvé, après bien des recherches sans résultats, la curieuse lame de ce chevalier, et cela en plein Montfaucon (1). En voici l'inscription, telle que lui-même l'avait recueillie à l'abbaye du Mont-St.Quentin, près de Péronne :

Chi gist de Suzane Fauviaus,
Roi d'armes fors preux et loiaus,
Plains des meurs de chevalerie

(1) *Les monuments de la monarchie françoise*, tom. II.



PIERRE TOMBALE DE ROBERT FAUVEL DE SUZANNE

Chevalier, Roi d'Armes.

(relevée par dom Montfaucon.)

ABBAYE DU MONT S^{T} QUENTIN PRÈS PÉRONNE

Page 5 de l'analyse du Roman du **Hem** par Mr Peigné Delacourt.

Espéranche de se lignie.
Vainquierres fu, et nient vaincus.
Par tout fu moustrer ses escus.
Robers fu apelés par non,
Li vrai Dix li fâche pardon.
M. CC. et LX ans
Mourut dont mains homs fut dólens.

Vient ensuite l'éloge de Robert de Ronsoy, celui-là des environs de Cambrai, de la lignée des Couci, portant leurs armes, frère de la dame Béatrice d'Offemont qui donna 10 liv. de rente à l'Abbaye d'Ourscamp « où li cors de son frère gist en l'église. »

Preus fu et preus et bien apris,
Et courtois et bien entechiés
Et à tous biens faire adrechiés:
Convoitiés fu pour sa biauté,
Et convoitiés pour sa bonté
En ces lieus où il ne fu mie;
Tex n'en set mot, qui a amie:

J'ai cité ces deux derniers vers, bien empêché d'en trouver le véritable sens; ainsi ferai-je encore plus d'une fois dans le cours de cet examen.

L'auteur continue ainsi le portrait de Robert de Ronsoi:

Il fu preus en bacelerie,
Il fu larges et mout loiaus;
De menestreus et de hiraus
Estoit adiès ses ostex plains;
Tousjors donoit il à II mains.

En toute occasion, notre trouvère tient grand compte de la largesse.

Suit un blâme vigoureux aux gens qui ont conseillé au roi de défendre les tournois où chacun pouvait s'avancer par les armes, et où hérauts, lormiers, maréchaux et selliers trouvaient à gagner leur vie.

Neis cil qui oevrent en gisant.

Aussi, ceux qui vendent commins, pertris et plouviers (*lapins et pluviers*) et bons vins, maudissent ces défenses.

La défense fut toutefois levée en cette occasion. L'auteur ne fournit point d'explications à cet égard.

Il met en présence :

Doi Baceler, dont li mains preus
Est preus et vaillans et courtois;
Ils sont de la marce d'Artois.

Longueval et Basentin sont de la Picardie; mais on voit que la plupart des nobles chevaliers du tournoi sont de la comté d'Artois.

Preu et vaillant et de grant pris;.....
Li uns à l'autre se conseille
Com bon ami et bon voisin;

Certes, sire de Basentin, dit le sire de Longueval :

Une cose vous conteroie
Mout volentiers, si jou osoie.

Il propose au sire de Basentin « d'aler as armes plainement sous un mois; » celui-ci répond :

« Je sai auques que vous pensés;
» Il a bien iiij jours passés
» Que vous alés en tour le pot.
» N'onques ne m'en désistes mot;.....
» Tant que je puisse trouver fin
» Por mettre en gages Bazentin
» Et Montauban et Ribercourt,
» Ne vous faurrai de compaignie! ».....

Aux confins de Ribécourt (Oise), vers Pimprez, existent les lieux dits les Basentins, cette terre est tombée dans la maison de Flavy par le mariage de l'héritière de Basentin; Guillaume de Flavy, le commandant de Compiègne lors de la prise de Jeanne d'Arc, en l'an 1430, était seigneur de Ribécourt.

Mesire Aubers de Longueval

A dit : « si me gart Dix de mal,
Sire, sire de Basentin,
Pour II^c livres d'argent fin,
Se vous le me's aviés donné,
Ne vous séussé-jou tel gré
Que de çou que me présentés.

D'accord, ils conviennent alors qu'on criera de par eux deux une fête à Ham sour Somme, où chaque chevalier entrera muni de trois lances. Arrive dame Courtoisie. Elle se présente à nos deux bons chevaliers; comme elle est pauvre et nue, ils ne la reconnaissent pas d'abord; elle se découvre à eux, et reçoit leurs excuses, *mout bonement.* Ensemble les trois personnages arrêtent le programme de la fête qu'on publiera partout :

De Rome *dusk'à* Constantinople.

On y viendra d'Angleterre,

A Warennes et à Noyon
Si haut que partout l'oie-on.
Là trueve-on les bons joustéours
Les durs, les roides et les fors.

On enverra en Normandie, en Auvergne, en Champagne. Partout on saura que la reine Genièvre y sera. Pourront venir

..... Au jour de Saint-Denise
En tel manière et en tel guise .....
..... Tous ciaus qui voelent avoir
Pris d'armes et joie d'amours.

Les dames y seront bien reçues.

Quant à la noble reine, elle s'y rendra modestement.

Assès en faut de III milliers
Tant en seut-elle bien mener.

Rien ne manquera à cette fête.

Vins ne viande ne vitaille
Tel comme au jour appartient....

On y verra telles aventures qu'on *esgardera volentiers*.

Ici le poète donne quelques détails.

Dame Courtoisie quitte nos chevaliers en leur promettant d'assister à la réunion du Hem. A l'époque assignée, la reine Genièvre arrive. Elle avait

Priéevement un peu de gent :

Elle n'amène que sept cents chevaliers, dames et *puceles*.

Le poète raconte qu'une pucelle, Sore d'Amour, vient au Hem montée sur un roncin, qu'un nain tient par la bride, se plaindre de la dame de Hébrison,

Qui tient son ami en prison
Pour çou qu'il ne la veut amer;
J'ai iiij fois passé (dit-elle à la reine) la mer
D'Escoche et de Norhombelande ;
Or vous voi chi, si vous demande
S'il a en vostre cour vassal
Qui viegne armés sor son ceval
O moi pour mon ami rescourre....
Madame Genevièvre se taist :
Quand pensé ot, si respondi,
Que toute la Cours l'entendi :
« Damoiselle Sore d'Amours,
A moi arés-vous bon secours
Et as chevaliers de ma court. »

Plus de cent champions se présentent devant la reine, empressés d'obéir à son ordre ; mais Genièvre

Lor dist : « Signeur, alés mengier
C'o li n'en ira c'uns tous seus. »

Messire Keus réclame son droit de partir le premier pour délivrer le chevalier captif ; il prend congé : la dame et le nain l'accompagnent. — L'auteur dit qu'il revint plus tard, *mal bailli* de son aventure.

Autre épisode :

Quatre puceles la roïne,
Ce fu Marote et Englentine
Si fu Cardonale et Plaisans...
Cevaucent en pur les chiefs
En septembre (trois semaines avant la fête)
Sans nule compaignie d'omme.

Voient pendue une lettre en parchemin qui annonçait qu'en un château voisin, sept chevaliers se tenaient prêts à jouster —à tous venants.—Elles pénètrent dans le manoir; le maître les fait entrer en sa salle, et leur demande où elles se rendent.

Elles de répondre qu'elles vont au Hem, où la dame Genièvre ornera la fête et la joûte, et que lui et les sept autres chevaliers y trouveraient à qui parler. Nous irons, reprend le seigneur, mais prisonniers de la reine, pourvu qu'elle envoie qui pourra me mettre à merci. — Il garde les quatre pucelles captives en son château, et donne avis par message à Genièvre, pour lui signifier ce qu'il a dit et fait. La princesse prie le *Chevalier au lion* d'aller délivrer ses pucelles; ainsi fait-il. Après avoir erré depuis la fête de saint Jean jusqu'à la semaine devant la feste saint Denis, il rencontre un écuyer qui le mène au château, près des sept braves. Le *Chevalier au lion* s'avance, la lance droite et haute, et la visière baissée, contre le maître du château pareillement armé. Au choc leurs lances se brisent.

Les quatre dames, du haut d'une tour, voyant la lutte, encouragent du geste et de la voix le preux qui vient pour les secourir.

On présente aux champions une seconde lance, qu'à cette seconde rencontre, tous deux brisent également jusqu'aux poings. A la troisième passe, les deux heaumes des chevaliers volent en éclats,

Les jeunes filles tombent étonnées en reconnaissant dans leur libérateur, le comte d'Artois.

Un varlet en prévient le maître du château.

Si li dist : « Sire, vous avés
Jousté (et si ne le savés)
Au conte d'Artois vraiement. »

Il est venu de par la reine Genièvre; rendez-lui les prisonnières, il les a conquises.

Le seigneur vient au *Chevalier au lion*: celui-ci

Se main devant son vis tenoit:
Pour Diu prie c'on li aport
Son hiaume sans plus de deport;
Mais li chevaliers du Castel
Li dist: « Sire, s'il vous est bel,
O nous hebergerés anuit;
Et pour Dieu, qu'il ne vous anuit,
Volentiers vostre non saroie,
Se demander le vous osoie. »
Et li quens li dist en apert:
« Mon parin ot à non Robert. »
Et li chevaliers com courtois
Li dist : Vous estes quens d'Artois;
Vers nous ne vous devés couvrir.
J'ai jà fait vo castel ovrir:
Vés chi vos clés, je les vous rent.
Sire, pour Dieu! menés-nous-ent
En tel prison que vous vaurrois;
Car il est bien raison et drois,
Quant vous m'avés d'armes outré....
Nous nous rendons, sauves nos vies,
Et nos armes et nos amies :

Tous entrent dans la salle où le comte d'Artois reçoit, des jeunes filles à genoux, leurs grands remerciements de les avoir délivrées.

Lui, de son côté, s'agenouille tout armé, « de sanc et de sueur moilliés, » — il ne se relevera point qu'elles ne lui aient pardonné le retard qu'il a mis à accomplir sa mission. Puis les sept chevaliers du château viennent lui crier merci. — Pour leur rançon, il les invite à la fête du Hem. Ceux-ci s'y rendent :

Et li chevaliers du castel

Salue la roïne et dist :
« Ma dame, sans nul contredit
Nous venons metre en vo prison
De par le vassal au lyon. »
Et la roïne les retient
En manière qu'il leur convient
Oster lour hiaumes de lour ciés :
Erramment les ont deslaciés,
Si c'on les vit apertement;
Et messire Kex erramment,
Et dist au signeur voiant tous :
« Certes, vous me sanlés mout dous
Et mout simples à vos resgart;
Vous feriez jà mout grand essart
En une bataille mortel :
Si tout vo compaignon sont tel,
Vous estes perilleuse gent.
Du cors estes-vous bel et gent;
Mais du surplus ne sai parler. »
Mesire Quex prist à aler
De l'un à l'autre et dist ses cox,
Et dist : « Vous me sanlés mout mox, »
Dist mesire Kex à l'un d'eus :
« C'est grans damages et grans deus
Que vous VII estes si cruel
Que par droite faide mortel
Vous a uns chevaliers conquis.
Par amours, qu'estes-vous chi quis?
Venés-vous femes demander?
Cil li set mout bien commander,
Qui volroit faire ses commans;
Et cis rous-là, qui est si grans,
Aroit tost fait un home cous;
Et cil-là aroit tost rescous
Plain hanap de vin au besoing;
Et cil là est venus de loing,
Qui si est magres et hallés;
Et cil là est mout enfonsés
De car; je croi qu'il soit mout mous. »

Comme de coutume ces mauvais quolibets de Queux choquent la reine Genièvre; elle réprimaude vivement le sénéchal auquel elle reproche, et son défaut de retenue, et le blâme qu'il jètte sur chacun.

Toutes grossières que fussent les apostrophes du Thersite du moyen-âge, elles excitaient, il n'en faut pas douter, les rires de la foule, chevaliers, dames et peuple. Ce sont les mœurs du temps; les jeunes bacheliers se rappelaient à l'occasion, soit dans les joûtes, soit dans les combats, le *vœ victis*.

On se mit à souper, puis la reine

A fait commencier les caroles
Qui durerent près que la nuit.

Sarrasin revient cependant sur plusieurs joûtes de cette journée, dont il n'avait rien dit d'abord.

Li huis des lices fu ouvers,
Si entroit chevaliers à masse;
Trestous li mondes s'i amasse,
Ainc n'en vi tant à nul marcié.
Li palie furent si carcié
Qu'ils rompirent en plus d'un lieu.

Le Corbiois (un héraut d'armes) crie de par la reine

Que vienne jouter, qui trouvera un jouteur.

Messire de Longueval et Baudouin, châtelain d'Arras, se présentent, saluent courtoisement la reine et les dames. Ce dernier, qui était venu en nombreuse compagnie de chevaliers de son pays, va faire les préparatifs de joûte.

Que li sires de Longueval
Est tout armés sour son cheval
Au bout du renc, ù il l'atent
Com cil qui gaires ne s'entent
Combien li blés vaut el marchié :
Et tenoit l'escu embrachié
Sour un destrier qui n'est pas lais.
Devant les dames un eslais
Fait pour son ceval essaiier.

La lutte commence, la reine tremble pour l'un des chevaliers qui était son frère germain..... Ce passage donne à connaître que la dame Genièvre, du jour, était la proche pa-

rente du sire de Longueval. — Le poète ne la désigne pas autrement.

(1) V. C. quidièrent qu'il tonnast
Des grands cox qu'il s'entredonerent ;
Li tronçon plus haut en volerent
C'uns hom ne ruast à le main.

La reine se pencha vers les champions ;

Un chevalier de grans bontés,
Qui sour un ceval ert montés
Em pur le corps sans arméure
Gilles de Nœve-Vile ot non
« Alés-lor de par moi priier (dit-elle),
Que il se gardent de cukier,
Si kier que cascuns a m'amour. »

Je m'en garderai bien, madame, répond le chevalier, je ne serai jamais messager pour défendre de se faire honneur, et pour entreprendre honte.

Et li castelains comme sages
Vint à son renc le petit pas.

Voici les deux jouteurs — poignant à l'encontre.

« La reine détourne les yeux. Dieu les garde, dit-elle. » Dieu les garda en effet; ils dépiécèrent leurs lances et ne furent pas blessés. A peine leur troisième course était-elle fournie que survient le Sénéchal; il demande à grands cris qu'on fasse droit à son privilége, d'ouvrir la carrière, mais son joûteur ne vint point. — Des échafauds, les dames lui répondent en riant ; vous avez bien le temps de vous faire battre, grand abatteur de gens.

Queux honteux s'esquive.

Toujours, on le voit, la petite scène comique pour intermède de celle chevaleresque et émouvante. Maintenant c'est le tour du Sours de Seuni et de Mathieu de Wallaineourt.

Quanques cheval peurent destendre
Se vont entreferir d'eslais,

(1) Cinq cents.

Des escus percierent les ais
Et les grans pelates d'acier

Penchées sur les balustrades, les dames et pucelles

Mout volentiers les regarderent.

Vinrent ensuite deux autres chevaliers

Les dames de seur l'escafaut
Demanderent à ceus d'aval :
« Signeur, qui sont cil doi vassal ? »
Giles de Nœvile en Artois,
Qui tous jours a esté courtois,
Respont as dames : » li uns est
Fiex le droit signeur de Hangest. »
« Li quès. » — « C'est cis eschekerés,
Dit vous ai ce que vous querés ;
Sires en ert après son pere.
Et Jehan messire de Clere
A à non cil qui à lui vient. »
Cil de Hangest sa lance tient,
Que on li a bonne baillie,
Grosse et quarée et bien taillie ;
Mal baillis est s'il ne l'emploie.
Si s'estent que l'eskine ploie
Au destrier dessus coi il sist.....
Cil de Hangest, lance sour fautre
Li vient mout bien, et mout à droit.

Ils brisent leurs trois lances; la reine et les dames trouvèrent qu'ils avaient bien joûté; et chacun de s'écrier : *C'est bien fait.*

Vous le voyez, Messieurs, nulle étude ne peut-être plus profitable que celle de ce monument de l'art poétique, au XIII[e] siècle, pour connaître les usages et les détails pratiques des tournois et des fêtes qui les accompagnaient.

Chaque rencontre est racontée par le trouvère en termes techniques admirablement variés.

Boisset et Monard de Ralengues, brisent parfaitement leurs lances.

« Tés bacelers doit-on prisier,
» Dist la Roïne, et je le pris :
» De lor mestier sont bien apris. »

Drieu de Morlaines et Guis de Neuville s'élancent l'*écu en cantel*. On s'écrie, ils vont se choquer; cependant ils se rencontrent en passant bien à point; chacun dit que tous *ont bien fait*.

Le poète ajoute ensuite :

Je vous dirai à peu de plait
Les joustes ; que se je disoie
Que cascuns fit et dévisoie
Trop vous anuieroit, je croi.

Vous me permettrez aussi d'abréger et, pour ne pas abuser de votre attention et de votre temps, je ne citerai que les épisodes principaux.

Geoffroy de Clere, joûta ensuite contre Guillaume de Beauvais, qui

Li donna un cop si pesant
Qu'il ne volsist pour I besant
Que ses pelates fuissent hors,
Feru l'éust parmi le cors ;

Messire Geoffroy lui brisa sa lance à la gorge, ce que prisa toute la compagnie.

Chacun de dire qu'ils ont fait beaux coups.

Messire Queux, sous l'échafaud, se tourmente toujours de ne point voir venir son adversaire; celui-ci se présente enfin.

Prenez garde, crient les dames au Sénéchal, d'ensemencer le terrain.

« Pléust Dieu que desous le trosne,
Dist mesire Quex, n'éust fame
Qui langue éust! Et male flame
Vous puist les vostres embraser,
Tant estes prestes de p(i)a(i)ller
Et de dire cose qui cuit! »
— « Mesire Qué, ne vous anuit,

Dist li nains, qui mout fu rebors;
Les femmes ont du poil de l'ours :
Femmes dient que dire suelent,
Et en ce font ce que faire voelent;
Femme est li froumages buskex? » (1)

J'avoue que cette apostrophe me paraît, en plusieurs passages, inintelligible, et je recevrai de grand cœur les bons éclaircissements qui, sans doute, ne me manqueront pas.

Le Sénéchal se réjouit du secours que le nain lui a prêté.

Kex, cependant, prend une lance et essaie son cheval. Le bon Aubert de Longueval lui présente un destrier qu'il refuse, trouvant le sien très-bon.

Toute la fête se rassemble pour assister à la joûte du Sénéchal.

Jean de Gestes, son adversaire,

Chevaliers est grans et fors,
Bien fais et de membre et de cors,
Preus et vaillans de grant vaillance;
Il est tout près et tient sa lance,
Dont il pense à faire biaus caus.
Mesire Quex li senescaus
Ne targe plus, ançois li muet
Quanques chevax porter le puet.

Les chevaliers disent les voyant s'approcher : « Jâ chuqueront, s'il ne se gardent. »

Ils se choquent, en effet, si fortement qu'ils rompent « poitrail et estriers. » Or, l'adresse des joûteurs consistait à diriger leurs chevaux, pendant l'allonger, de telle façon qu'en s'entredonnant de la lance, toujours on la dirigeait vers la visière, obliquant aussi peu que possible, pour mieux assurer le coup. Mais se heurter était marque de maladresse, et souvent cause de chutes graves des chevaux et des jouteurs.

Pour faciliter la rencontre, on plaça plus tard des barrières qui servaient aussi de guides.

(1) Boquinus. Glossaire de Ducange. Bouquesmot, hircosus, malè olens.

Mais nus ne wida le destrier,
Et ne pourquant si laidement
Chukierent que certainement
Quida-on qu'ils fuissent crevé.
La roïne en a mout grevé,
Qui mout aime mon signeur Keu.
I chevalier vaillant et preu
Envoie pour savoir k'il font;
Mais lour gens remonté les ont
Cascun desseur I paleffroy,
Si n'en fu pas en tel effroi
La roïne comme devant.
Et mesire Kex vient avant,
S'a la roïne saluée.
Ele s'est contre li levée,
Car ele l'aimme et crient et doute.

Le Sénéchal, comme de coutume, s'adresse assez vilainement aux dames qui l'avaient elles-mêmes, il faut le dire, assez vivement apostrophé. Il finit en leur disant :

« Et si dirai-ge ma goulée.....
Tele est droite, qui tost querroit
S'ele estoit asprement requise.....
Que Dix vous doinst toutes mal jor! »

Le comte de Clermont se met en rang...

A la roïne congié prent
Que par III lances le retiengne
De sa maisnie et c'à li viegne
Jouster un de ses chevaliers.

La reine demande conseil à ses barons; elle ne veut pas que le comte, frère germain du roi, ait un joûteur qui lui déplaise. Le sire de Longueval s'écrie : En trouverez-vous un entre tous ceux de votre suite, madame, qui soit plus preux que le seigneur de Basentin.

« Je vous di voir par Saint-Quentin! »
Il fu mandés et il i vient,
Tous prest de quanque il li convient;
Et la Roïne li commande,

Que par nul autre ne le mande,
Qu'encontre le frère le roy
Voist jouster, et de tout desroi
Se gart, ele li em prie.
Huars l'entend, mout l'en mercie
Et fait tout son commandement.
Lour lances prendent erramment,
Et muevent sans plus délaiier.

Montjoie! crie le comte de Clermont; Huart de Basentin dit : Amours!

Al alongier nus deus ne faut,
Ains brisent andoi dusk'es poins.
Cascuns passe outre, en lescu joins,
Et sont à leur rens retourné,
Il sanloit qu'ensi fuissent né,
Si estoient-il noble et bel.
Cascuns tint léscu en quantel,
Et s'esmuevent sans plus atendre ;
Quanque cheval pueent destendre
Se vont grans cox entre-paiier,
Mout durement font esmaiier
Lour gens à la lance seconde.
Mangouniaus ne piere ne fonde
Ne descoche plus radement
Qu'il venoient, certainement,
Au tiemoing de chiaus qui i furent.

Les nobles champions brisent également avec succès leur troisième lance; le comte fit bien

Et si chevaleureusement
Que tout li mondes l'en prisa.....
Es-vous un hiraut qui acourt
Et escrie : « Wuidiés les rens! »
Regardés fu de maintes jens
Messire Wistace de Sisi.
Cis jousta encontre Ridel ;
Un mot en dist courtois et bel
Mesire Gilles à sen fil :
« Ridel, Dix vous gart de peril
Entre ti, et ton compaignon! »

Chacun d'eux brise ses lances avec adresse et vigueur :

» C'est là une jus mout perilleus,
» Dist uns vilains qui les regarde :
» D'ex et des autres soit Dix garde!

Vient ensuite le tour de Robert de Montigny, contre Guillaume d'Aunoi. Tous deux s'en tirent à merveille. Enguerrand de Bailleul se met en rang, plus noir que fer en son costume. Le brave Pierre de Fouconcourt vient contre lui,

Mais ses chevax, qui bien li court,
Ne l'osa onques aprocier,
Tant le séust poindre et brocier.

Drieu du Plaissie, petit et court, se présente contre le sire de Hamelincourt, qui, près de son adversaire, a l'air d'un géant. Ils s'approchent à toute course.

De cors, de cevax et de pis
S'entr'encontrent : si en fu pis
Lor cevax, et si les greverent,
Que onques puis ne releverent.
Li monsigneur Drieu fu frois mors.
Nus des chevaliers de sen cors
Ne fu bleciés ne malmis :
Joie fu à tous ses amis.
Cil doi jousterent bien et fort;
S'on ne les prise, c'est à tort.

A ceux-ci succèdent Driues de Praïaus, avec messire Robert d'Oineval.

De lors escus si bien se cuevrent
Que li uns ne fist l'autre grief.

Aigres joûte à son tour avec Huon de Conflans; ils brisent (sauf une) toutes leurs lances. Se présente alors

Mesire de Ghines li quens,
Certes, qui est vaillant et buens
Et mout a amé le mestier.

On lui envoie un chevalier (messire Simon de Beronne),

> De son aaige, bon et preu
> (Li rois ne fait mie sen preu,
> Qui desfent l'aler au tournoi.)

Encore une lamentation du bon trouvère, sur la guerre faite à ces réunions chevalereuses.

> Et si keurent bien leur chevax
> Que cascuns fist comme vassax.
> Et ont de lor lances brisies
> Tant que leur joustes sont prisies
> De mout de jent, si com moi sanle.

Deux chevaliers de renom, l'un nommé Guillaume de Bloseville, l'autre Jean de Jumeles firent de leurs trois lances, des *asteles*; tous deux vigoureux et prêts à bien faire.

Messire Vautier de Sorel, sur un beau destrier noir, joûte contre Pieron de Bailleul; jamais on ne vit chevalier mieux venant.

Dagras de Bourc se plante bien joint à son escu; Pieres de Molaines, encouragé par Solars, son oncle, fit bien son devoir: grands coups furent donnés de part et d'autre.

Le sire de Montmorenci et le seigneur Bernard de Moreuil joûtent à leur tour. Ils s'avancent l'un sur l'autre en tout abandon; ils mettent leurs trois lances en éclats, rien ne manqua à leur succès. Après eux se présentent le sire de Saleri contre messire Raoul de Maignelai; son compagnon et lui se conduisirent avec honneur et courtoisie, ils fracassèrent leurs lances jusques à la poignée.

S'en vient ensuite en grande allure, Mathieu de Trie contre Renaut de Montauban.

> Il n'en ot mie trois au Han,
> Mien escient, plus biaus de lui....
> Nature, n'i oublia rien....
> De lour VI lances nus ne faut.

Les voyant tous deux, jeunes, combattre avec vigueur :

« A foi ! honnis soit cist mestiers,
Dict mesire Gilles adonques ,
Qui cil qui riens n'en firent onques
Sont vaillant dès le premier jour :
En cest mestier n'a point d'onnour. »

Deux chevaliers qui voulant joûter à l'ordinaire mettent chacun la lance *sur fautre*. Ce sont Muidavaine, et Pierre de la Malmaison.

Les hérauts crient: *Hiencourt li chevalereus* (car Muis d'Avaine est de cette noble race), prends garde qu'on puisse citer de toi vilain fait, ni vilaine œuvre.

Que vous feroie lonc devise?
Ils se sont noblement passé.

Voici alors le Fosseux de Moyencourt qui se met en rangs, attendant qu'on lui remette sa lance. Son joûteur se nommait Pierrart de Chenevières.

Andoi frappent des esperons
Quanques ceval pueent aler;
Grans cox se vont entre-donner,
Lor lances brisent et revienent;
Des autres lances que il tienent
Font tronçons, asteles et clices.

Les dames placées sur les lices les prisèrent fort tous deux.

En sont andoi entre-blechié.
Après sont as rens adrecié
Doi, ki bien fisent la besoigne :
Messire Iehans de Couloigne
Et messire Mahieus de Ver,
Voir vous dirai à l'autre ver,
Ils jousterent et bien et fort.
Or me plaist que je vous recort
D'une jouste mout mervilleuse,
Qui moult fu dure et perilleuse;

Li uns ot non, que je bien sai,
Bauduins de Saint-Nicolai,
Et li autres Flamens de Mons:

Il abattit son compagnon et son cheval d'un coup de lance devant la reine; les vilains entrent dans la lice, et jettent à terre Flamens et son cheval.

Et ils éreintent presque son varlet.

Il leur en coûta cher.

Que ceci apprenne à ne se mettre en lice qu'avec un bon destrier.

Alors se mettent en rang Jean de Moreuil et Mathieu de Montmorenci; je ne crois pas qu'il y eut au Hem jeunes gens mieux joûtant.

Le seigneur Pierron de Wailli bon et vigoureux quoique déjà âgé, joûta bien contre Jean de saint Martin.

Après vint li sires de Chanle,
Bien acesmés de biaux adous:
« Certes, cis est et biaus et dous, »
Dist une dame qui fu haut....

Messire Jean de Pierre s'avance; ils brisent leurs trois lances et s'en vont.

Mesires Nicoles Donchart
Et Jehan de Fenieres muevent
Nule si fort lance ne truevent;
Qu'il ne froissent tout et esmient,
Si ke néis les dames dient;
« Cil de Fenieres l'a bien fait. »

Nicolas de Barbançon et Jean d'Itre, Messire Robert de Moreuil et Jean de Carois, paraissent ensuite et se montrent à leur avantage. Le brave chatelain de Beaumetz entre en lice; il eût été, ce jour là, bien aimé de dame ou damoiselle, s'il n'avait eu femme.

Il prend l'escu par les enarmes
Et muet contre Gerart de Canle,
Qui sour son hiaume ot, che me sanle,
Oisiaus vis en une gaiole.
Lanche roide, ne mie mole,
Ot cascuns mise en son goucet.
Li uns et li autres s'esmet
Quanque ceval pueent porter ;
Grans cox se vont entre-donner,
Que lour VI lances sont froissies.
Les dames qui sont apuies
O la Roïne, dient bien
Qu'en ceste jouste ne faut rien.

Le fils du comte de Guines se fit voir digne

De porter mance u cuevrechief;
Il jousta, se vint bien a chief,
Contre le seigneur d'Aveluis.
Es lices entra par mi l'uis
Mesires Amaurris de Saint-Cler
Contre un angle riant et cler,
Qui portoit l'escu Nevelon
Qui de Molains à le surnon.
Li angles venoit noblement
Tost et près et hardiement;
Et ses trois lances emploia
Si c'onques lance n'en ploia.

Voici un chevalier en costume d'ange; nous trouverons dans un instant, Enguerrant de Bailleul, en malfé, ou en diable. Lunès et Jean de la Couture en joûtant,

Des grans cox qu'il s'entre-donerent
Ca peu qu'il ne s'entrestonerent....
Aimers de Noevile errant
S'en vint sur un destrier corant
Contre monsigneur Engherran
De Bailluel, qui jousta au Han
Primes an guise d'un malfé.
Andoi vienent plus escauffé
Que doi lyon u doi lupart;
Cascuns en fist bonne sa part.

Gui de Tor de Mence joûta ensuite avec Giles de Chenevieres. Autant en firent Girard de Moislaincs et Jehan de Mesles.

La Reine voit venir de son échafaud

IIII puceles d'un sanlant :
Lour palefroi furent amblant ;
Et sont si bien faites de taille,
Je ne quic mie que j'en faille,
Qu'ainc plus beles veist nus hom.

Elles précèdent le chevalier qui les délivra du Castel. Celui-ci dépèche Mademoiselle Souffre-Peine, mal vêtue, jaune, noire et de grande taille ; il la charge d'aller trouver la Reine, et de lui porter une lettre scellée d'un *mireour* ? Messire Quex vous introduira près d'elle, lui dit-il. Elle part; en effet, Quex l'aborde et lui dit : soyez la bien-venue, c'est vous sans doute qui avez causé la mort de tant de chevaliers ; par ma tête, vous ne quitterez pas ce lieu, si vous voulez m'entendre, sans avoir un ami ; votre beauté me transporte.

La demoiselle s'aperçoit que Quex se moque d'elle ; elle se tait et va saluer la reine qui se lève.

Le Sénéchal dit à Genièvre, voici une dame

Qui une lettre vous aporte ;
Puisqu'ele entra dedens le porte,
Le m'a-on hapée trois fois
Pour sa biauté. — Taisiez vous cois,

Messire Quex, dit la reine, vous avez toujours de mauvais propos à tenir ; aussi chacun vous tient rancune.

Mais il est drois qu'espine poingne
Et que male langue parole.
Il n'est nus qui jamais vous tole
Vostre usage, que si est vieus ;
De Casstiier cat qui est vieux
Ne puet nus hom venir à cief. »

La reine prend la lettre que lui présente la demoiselle,

...et huce un chapelain
Qui li devise mot à mot (1).

Dès qu'elle entend que le chevalier au lion demande à faire partie de sa cour,

S'en est la roïne si lie
Qu'ele ne set que devenir.

Demoiselle Souffre-Peine, sur l'invitation de la dame Genièvre, retourne vers le chevalier au lion, lui conte ce qu'elle a vu et entendu, et lui dit :

« La roïne n'a nul desir
Si grant comme de vous véoir. »

Le chevalier prend son lion; les pucelles l'accompagnent, chantant mieux que des sirènes.

Chacun court au devant du cortège.

Il i a trompes et taburs.
Es lices entrent par mi luis,
Si ordené que riens n'i faut.

Les dames, du haut des hourds, n'ont des yeux que pour voir le chevalier, son lion et ses pucelles.

« Par le cief saint Jehan d'Amiens!
Dit Forterece, cis est vassaus;
Et, si puisse-jou estre saus,
Je ne vi onques de mes iex
Nul homme qui resanlat mix
Monsigneur le conte d'Artois. »

Le chevalier se tient à l'entrée des lices, attendant qu'on lui envoie un compagnon, ce qui lui fera grand plaisir, at-

(1) La science de lecture n'était pas ordinaire même chez les grandes dames; cela le prouve.

tendu qu'il pourra se rendre près des dames, (suivant la loi du tournoi), mais seulement après avoir joûté.

Li chevaliers a tant esté
A l'uis des lices contreval
Que li sires de Longheval
Se met ès rens de l'autre part;
Et li escrie qu'il se gart,
Au plus hautement que il puet.
Li chevaliers au lyon muet
Quanqu'il puet traire du destrier.
Amours! commence à escrier
Mesire Aubers de Longueval.
Or les gart Dix andeus de mal,
Qu'ils vienent près et tost et droit,
Et li renc sont auques estroit!
Bien le sevent et bien le voient,
Et en courant les dames oient,
Qui pour aus prient doucement,
Bien et chevalereusement.
Vient li chevaliers au lyon :
Tel cop donne son compaignon
Que sa lance froisse et esmie (1),
Li bon Aubers ne se faint mie,
Ains li donne tel cop et paie
Que ses lyons forment s'esmaie
Pour çou qu'il oï tel effrois.

La reine dit :

« Ci a jouste pesant et dure. »

Les quatre pucelles ramènent le chevalier au lion;

Sire, lui disent-elles, vous qui nous avez secourues dans notre peine et notre douleur, vous avez accru votre gloire. Si vous suiviez mon conseil, reprend Cardonale, vous resteriez de la cour de madame.

« Ce conseil ne refus-je mie,
Dist li quens d'Artois; alons m'ent. »

(1) Mettre en miettes.

Il emmène avec lui les pucelles près de la reine qu'il salue en homme bien appris ; voici vos messagères, lui dit-il, qui vous amènent un chevalier prêt à vous servir à votre gré.

Sire V^c merçis vous rent
De l'ounour que faite m'avés.
Ore alés, si vous désarmés
Et revenés o nous séoir;
Si porés les joustes véoir,
Que j'ai mout à vous à parler...
Par devers les tentes à destre
Voient en air une capele,
Qui à merveilles estoit bele,
Et venoit en air vers les tentes.
Pluisour metoient lor ententes
A adeviner que c'estoit.....
C'estoit li dus de Loeraine
Qui ne pooit en nule paine
Estre hors de cele prison,
Se par IIII puceles non.

Les demoiselles de la reine ouvrent son pavillon ; il en sort richement vêtu.

Et sa chote et ses II bracieres
Furent, ç'oï dire, plus cieres
De V^c livres tournois.....

On lui envoie un bon joûteur, chevalier de grand prix, Wautier de Fouilloi ; celui-ci pique de ses éperons d'acier, il avise le duc et brise en éclats sa lance ; le duc assène à Wautier, un tel coup en l'écu, qu'il s'en fallut peu qu'il ne le désarçonnât.

Ambedoi ont tout depechié
Le bos c'on leur mist entre mains.

Ici le poète se montre de nouveau sensible à un manque de générosité ; il ajoute à ce qui précède :

Il m'en convient passer à mains

Du duc, pour çou que rien ne mist
A le feste, et dedens se mist
Le premier jour c'on i jousta;
Mais je croi bien qu'il l'oublia,
Car il est larges et courtois.

Sarrazin donne le chiffre de la générosité d'autres seigneurs.

Li quens de Clermont et d'Artois
I donna cascuns IIᶜ livres.

Puis il revient au tournoi qui continue.

Es rens se mettent sans demour
Doi baceler de bon renom.

Raoul d'Estrées, fils du maréchal de France, et Vautier de Halin (de Hallewin). Ils sont bons et vaillants. Deux autres chevaliers se présentent. Mathieu de Waulincourt donne à Mathieu de Vaudricourt un tel coup en pleine poitrine, que 500 personnes qui le virent, le crurent mort; mais bien que blessé, il brisa sa lance. La reine le vit de loin, pâmé sur son cheval, mais le métier le veut ainsi.

On vit alors les chevaliers venir joûter en cinq ou six rangées.

Jean de Chatenai monté sur un beau cheval, suivant Guillaume Donsèle, pique des éperons contre lui. Ils rompent parfaitement leurs trois lances.

Ici une scène nouvelle :

Une jeune fille belle et blonde se présente à la reine, chevauchant sur un *roncin* blanc et maigre, sans selle, portant à son cou une lance, et d'autre part, une épée. Un affreux nain monté sur un cheval maigre et *beauçant*, la frappait à chaque pas sur les épaules et les bras d'une courroie pleine de nœuds. Son amant la fait traiter si vilainement

Pour çou, sans plus, qu'ele prisa
Les bons chevaliers la roïne.

Le chevalier suivait la dame ainsi traitée :

Et, pour li faire plus de honte
Oïssiés escrier le nain :
» Alés avant, dame putain,
» Orde ribaude, orde loudiere! »

La pauvre pucelle pleure et crie ; chacun en prend pitié ; la foule s'amasse.— Le méchant chevalier passe, tout armé et le heaume en tête, devant la reine qu'il salue. La reine attendrie demande à la jeune fille la cause du mauvais traitement qu'elle subit.

» Ha ! dame ! toute ceste honte
Ai-ge pour vous et cest anui...

Elle lui expose alors que douze semaines auparavant, comme on parlait devant son ami, de prouesses de chevaliers, il lui arriva de dire que l'on ne pourrait en trouver de meilleurs que ceux de la reine Genièvre ; il n'eut pas de répit qu'il ne l'eût ainsi outragée. Madame, dit-elle, ayez pitié de moi ; il a fait serment d'en agir ainsi à mon égard, tant qu'un de vos chevaliers n'aura pas joûté contre lui ;

.... et li premiers
Qui la jouste demandera,
Sachiés qu'il me déliverra. »
Un chevalier ot là endroit
Devant la roïne tout droit,
Très-bien armés et bien monté ;
Et portoit I escu bullé
De geules et de fin argent
A une bende, bel et jent,
Voire et à V quoquilles d'or ;
Et séoit sour I cheval sor.

La reine le prie de ne pas laisser la pucelle au chevalier qui la desprise. Il prend une lance et se présente en face de Robert de Coupigny, au moment où il disait à la jeune fille : Vous

allez avoir le cœur dolent quand Robillard de Coupigny abattra devant vous votre champion.

La lutte s'engage, Vautier de Hardecourt brise sa lance, et Robert de Coupigny manque son coup; plein de courroux, il retourne à son rang; à la seconde rencontre, il manque également son adversaire *une seconde fois,* ayant visé trop haut. Vautier est le vainqueur.

Or fu delivre la pucele.

Le chevalier vainqueur dit à la belle affligée, nous avons vu comment vous traitait votre ami, il vous menait comme ennemie; puis il ajoute

.... « Pucele, vous irés,
Avoec le quel que vous vaurrés,
Soit o moi u à vostre ami;
Mais li nains demourra à mi
Qui vous a tenue si court.....
Or estes hors de son dangier:
Prendés lequel c'avez plus cier.
Ou r'aler avoec vostre ami,
Ou estre avoec ma dame chi,
Qui vous tenra à grant honnour. »
La demoiselle sans demour
Et sans nul conseil demander
Courut son ami acoler,
Et voiant tous l'acole et baise.
« Ci ne voi rien qui ne me plaise
Çou a dit Kex li senescaus
Que plus ferés femes de max
Et de hontes et de vieutés,
Plus ara à vous d'amités
Et en ferés mix vo talent »

Le chevalier et la pucelle prennent congé de la reine qui invite le Sénéchal à faire mettre les tables; mais auparavant, dit-elle, il y aura encore une joûte ou deux.

Le bon Mathieu de Hiencourt se meut encontre Guillaume

des Granges ; ils brisent leurs lances sans délai, et chacun en dit du bien.

Deux chevaliers des meilleurs, Messire Guillaume de Careu et Jean de Bailleul, laissent aller leurs chevaux; il font voler les débris de leurs lances à plus de 40 pieds de haut; les hérauts crient à haute voix :

« Par ci gaste de gaste bois ! »

Mathieu de Roye, qui est sire de Garmegni, fit ensuite sa joûte contre Jean de Soisi, qui de la première lance reçoit en pleine poitrine un choc terrible; puis, de la seconde, celui-ci à son tour le touche à la gorge et brise sa lance en éclats. De toutes leurs grosses lances de sapin, ils font à tous coups des tronçons et s'entrefrappent leurs blasons.

Après jousta uns chevaliers,
Qui bien jousta et volontiers ;
Jake du Bos l'oï nommer.
Son compaignon n'en puis blasmer,
Monsigneur Jehan du Faï :
De ses III lances n'i fali
Nès une, ains les brisa.
La roïne à tant avala
Des loges et va ou castel.
Par ces loges braient cil hirel :
« Qui veut mengier si viengne à cort !
Nus n'i venra qui s'en retourt,
S'ara et mengié et béu
Et le plus bel atour véu
C'onques fust à court de roïne ;
Ne de corde ne de caïne
Ni ara huimais pont levé. »
On trompe l'iauwe, et ont lavé
Et se vont au mengier séoir ;
De toutes pars puet-on véoir
Vins et viandes metre as tables.
N'i oïssiés romans ne fables,
Mais parler d'armes et d'amour.
Les caroles dessi au jour

Durerent, que peu s'en fali.
Un peu se coucent, s'ont dormi
Les dames et li chevalier;
Puis oent messe et vont lacier...

En peu de mots, on le voit, notre Sarrazin fait la peinture des usages suivis alors dans les châteaux; puis il reprend le récit des aventures du jour suivant.

Messire Guis de St.-Pol

Vint sour un grand destrier morel
Contre le signeur de Sorel.

La reine assiste à la joûte avec intérêt; elle voit Messire Gui qui frappe sur la tête du léopard que Sorel porte sur son écu et tour-à-tour voler leur six lances en éclats. Messire Gérard de Boubers joûte contre Jean de Fegères, chevalier

Bon et vigreux et fort et fier.

Chacun prise fort leur rencontre.

Jean des Barres vient ensuite, avec Jean de Coing; chacun d'eux rompit, sans faillir, ses trois lances.

S'il vous arrive de visiter l'église d'Oisery, aux environs de Meaux, vous trouverez la statue d'un chevalier, de ce nom, dont on voit l'écu losangé. De chaque côté, deux autres statues, celles de ses deux femmes. On lit à cet égard au bulletin archéologique, cette note qui pourra vous intéresser.

« La célébrité de Jean des Barres eut la singularité suivante. Guillaume, père de Jean des Barres, était parti pour la 7e croisade, mais la mort le surprit dans l'Ile de Chypre. Jean des Barres s'empressa de partir pour le remplacer; il était de l'arrière-ban commandé par le comte de Poitiers, lequel n'arriva en Egypte qu'en 1249.

» De grands revers accueillirent alors l'armée Française. Malgré des prodiges de valeur, Jean des Barres tomba entre

les mains des musulmans. Ses manières nobles et engageantes lui gagnèrent le cœur de son maître qui devint bientôt son ami.

» Il ne restait plus au chevalier qu'à désirer la liberté, le musulman la lui accorda. Il voulut même lui faire épouser une de ses parentes, et pour le contraindre à accepter son offre, il le menaça de mort, singulier retour à la violence. On peut juger de l'embarras du chevalier; la jeune fille était musulmane, et, de plus, il avait laissé en France une femme à laquelle il avait promis la foi conjugale. Le parti fut néanmoins accepté, mais Jehan persuada à la musulmane de vivre avec lui comme un frère. Il la convertit même à la foi chrétienne et revint en France auprès de son épouse. Celle-ci étant morte quelque temps après, le chevalier put enfin s'unir à sa libératrice. Ces deux femmes sont vêtues de même. On sait seulement que la première se nommait Pétronille, et la seconde Elisabeth. »

Comme trente ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée en Egypte de ce Jean des Barres, ce fut son fils, sire de Chaumont sur Oise, qui figura probablement au tournoi de 1278.

Jean de Boscais entre en lice avec Alenard Esclinghehem; Giles d'Oisy a pour adversaire Jean de la Tournelle. Michel Coupliaus joûte contre Jean d'Espagny, ainsi que Gérard d'Escaillon contre Soillars de Morlaines; tous

S'entre-viennent tost et hardiement.

Chacun d'eux fait bien et chevaleureusement. Le vidame de Picquigny en bat dans les lices contre Reneaut de St-Maat, et le bon Jean de Harcourt

Muet contre Adan de Cardonnoi.

Tous brisent leurs lances sans faillir, ainsi que Vautier d'Antoing et Anciaux de Chevreuse; puis notre poète cite

Cil d'Olehain Escarboniaus,

qui se comporta bien ; mais il ne donne pas le nom de son compagnon (d'un adversaire, *pugnare cum*, nous avons, dans les variations de notre langue, fait un *Socius*, un ami, un associé).

Li jours estoit et clers et biaus
Et li solaus resplendissoit
Qui en ces armes reluisoit
En l'or, en l'argent, en l'asur.
Messire Kex desur le mur
Et voit comment cascun le fait.

Le sénéchal avait, en ces occasions, la police et la garde de l'enceinte.

Messire Geoffroi de Milli joûta alors contre Messire Waleran de Luxembourg : l'auteur ne peut rendre compte de cette lutte ; il ne put la voir. Mais il peut parler, parcequ'il était là, de celle de Mathieu d'Espagni contre Gossuin de Saint-Aubin. Ceux-ci

Jousterent bien, et fort et dur ;
Il jousterent devant le mur
Près des dames, que gi estoie.
A tant ès vous Driuon de Roie
Et Henri de Soiri en vient.
La roïne, bien m'en souvient,
Pria pour eus de cuer entier,
Qu'il sont mout jone chevalier.

Ils piquent tous deux des éperons, percent les ais de leurs écus, et brisent et froissent tout à plain leurs trois lances. Jean de Brimeu vint à son tour joûter contre Jean de Fouconcourt, et Adam de Blimeus contre Enguerrand de Boves ; tous ont bien brisé.

A tant ès vous de Manicourt
Le maisnant (1) qui es rans accourt,
L'escu au col, le lance ès pons.

(1) Le puîné.

Jean de Contens vient contre lui ; le maisnant lui porta de sa lance un coup trop haut ; il le frappa dans les yeux ; du reste, les autres lances furent brisées bien à point de part et d'autre.

Voici l'oncle de Friencourt, contre Adam Gourlé,

Qu'il donna l'oncle un cop si grant,
Si malaisu et si pesant
Qu'il en ot mout à soustenir.

Puis ce fut le tour de Pierre de Houdenc avec Jean de Bois Giriaume.

L'auteur s'excuse ici de ne pas donner de grands détails

De IX vins joustes qu'il i ot.

De Hoteri et Jean de Gannes, le sire de Caieu et le seigneur de Cramaille viennent tour à tour.

Messire Keux, à l'arrivée de ces derniers, fait crier par les hérauts :

« Chi vont li gastéonr de bois ;
« Cist feront ja de bos essart. »

Toutefois nos chevaliers pour avoir visé trop haut manquent leur premier coup, l'un et l'autre.

S'en sont mout durement courcié,
A l'autre cop sont esforcié
De venir tost et près et droit.

Ils brisent leurs lances jusqu'aux poings ; tous deux se tiendraient pour *mal baillis,* s'il n'en était ainsi. Leurs femmes sont sur les échafauds avec la reine.

Messire Aubert de Longueval voit qu'il a besoin d'intervenir ; il se met en rang contre Wautier d'Antoing. L'un et l'autre brisent leurs lances d'une telle force que leurs chairs sentent le fer ; tout blessé qu'il fut,

Mesire Aubers de Longueval,
Ne pour angoisse ne pour mal
N'en fist saulant dusk'à la nuit.
» Dame, dist Kex, ne vous anuit;
Vos frères l'a mix fait de moi:
Encore ne sai-je ne voi
Que ses chevaux soit riens grevés. »
« Certes, Quex, vous fuissiés crevés
Si vo pensée ne fust dite.
Que l'eure puist estre maldite
Que fustes si mal enteciés! »

On voit par ce passage que ce fut une sœur d'Aubert de Longueval qui remplit le rôle de la reine Genièvre.

Aigres vient joûter contre Guillaume de Liere, Jean de Perremont et Raoul d'Estrées, Jean de Jumeles et Guillaume de Huerle. Guion du Plessier et Jean de Lonc en Ponthieu entrent tour à tour en lice, et à leur honneur. Messire Enguerrand de Rougi et Pierre l'Orible (1) joûtèrent; ce dernier ne rompit que deux lances, et manqua la troisième. Ce fut une mésaventure pour lui, mais à ce métier, il y a gens plus ou moins habiles. Messire Hernou de Fosseux vint ensuite encontre Bernard du Plessier; ils brisent leurs lances à la satisfaction des dames qui se trouvaient avec le Comte d'Artois sur les échafauds. Ce dernier voit venir un chevalier armé de toutes pièces.

Sans plus dire, li quens s'en court,
Si s'arme et monte et vient ès rens.

Il demande à la reine congé de joûte, s'il li plaît; elle lui baille et accorde mout volentiers, tout en le priant de revenir, sans s'être mis en danger, se placer près d'elle.

Li quens, sans plus dire, s'esmuet,
La lame u puing, l'iaume lachié,

(1) Pierre l'Orible figure comme créancier du comte d'Artois, aux registres de Godefroy, à Arras, t. I.

Et tint son escu embrachié
Contre son pis, et muet d'amont
Contre Pieron de Bueffremont,
Qui bien lour vient, ce m'est avis.
De lour lances en mi le vis
S'entre-donerent sans deport.
Le bien fait se je je (sic) le cort,
Nus ne m'en doit mal gré savoir;
Mais je ne puis le grasse avoir
Des malvais et des mesdisans.
Certes qui vivera X ans,
Pour envieus faire crever
Verra-on le conte grever.
De tes coses empera-il.
« E, dix! chis jours, quand venra-il,
Qu'envieus morront à destrece? »
—Ce sera tost, ce dist Fortrece,
Que mesires li quens d'Artois
Est si largues et si courtois
Et si loiaus et si entiers
Et tant aime les chevaliers
Qu'il ne penra en nule terre,
Soit pour tournoi ou soit pour guerre,
Qu'il ne truist compaignie assés,
Car il ne fu onques lassés
De tous biens faire, ne jà n'ert:
Il fait bien çou c'à lui affiert.
Sarrasin, et je te requier,
Si com tu m'aimes et as chier,
Que tu dies de cascun bien;
Et s'aucuns fait aucune rien
Qui face a taire et à celer,
Tant soit de povre baceler,
Di le bien, et si lai le mal:
Tout cil qui sont bon et loial
T'en ameront et tenront cier. »
— » Veés là homme bel chevaucier,
Dit Gillart de Noevile, et bel. »
Li quens met l'escu en cantel,
Qui bien et bel en set sen roi.
Cil de Beffremont à desroi
Li vient encontre d'autre part;
Et li quens, lués qu'il se départ,
L'avise à ferir en ès dens;

Et cil, qui est de grant apens
A chou c'on li a ensignié,
N'a mie le conte espargnié,
Ains li donne ens en mi l'escu;
Mais de tant com jou ai vescu
Ne vi si grant cop recevoir
Sans cors de chevalier mouvoir.
Et li quens grand cop le refiert
En mi les dens, où il le quiert;
Si s'en passe outre, et ont brisié:
Che cop ont moult de gent prisié.
Des tierces lances s'entr'estonent
Si k'il les brisent et arçonnent,
Et volent lour hiaumes des ciés:
« Dix gart nos amis de mesquiés! »
Dist la roïne, je l'en proi.

Le trouvère Sarrazin, après avoir plus d'une fois célébré son souverain et l'un des seigneurs auteurs de la fête, fait la part du seigneur de Basentin; il fait intervenir Fortrèche, qui prie la reine de donner, comme étant chevalier de grande valeur, le sire de Basentin, pour joûteur avec sire Landegrave ; ce dernier fournit sa carrière.

A la maniere d'Allemaingne.
Montauban escrie s'ensegne
Cil qui porte les flours de lis.

Des deux côtés, même adresse, même vigueur.

Ils s'esmuevent de grant randon,
Mais nieut très plus que doi brandon
Pueent durer encontre fu
Ne pueent durer lour escu.

Puis, la lutte finie,

Devant les dames, à cheval
S'entre-saluent et s'en vont.
Dieu de lassus loé en ont
Les dames qui ne sont blecié.

Le sire Henri de Soiri et Jean de Neuville se présentent.

Ce dernier, que Sarrazin nomme Ex-de-fer (œil de fer), donne un si grand et si beau coup que les dames l'en prisent entièrement; et c'est bien fait, car le

Preus est et larges et loiaus.

Notre poète ajoute qu'il ne voit aucun des

De Noeville qui le rataigne,
Prouece et larguece se baingne
En son cuer, sans jamais partir.
Par saint Estene le martir!
Se j'estoie de France rois,
Avoec moi porteriés la crois
Rois de France, bien vous fiiés
Là ù Dieus fu crucefiiés.
Rois de France, bien vous fiiés
En lui, se le poés avoir :
Vous ferés et preu et savoir.

Enguerrand de Mainnés (de Magny-Guiscard?) se met en rang ainsi que Messire Jean de Douai. Ils arrivent bien et chevaleureusement; toutefois, du premier coup de lance, ils faillirent l'un et l'autre; il en fut de même de la seconde.

Ore l'oiissiés mesprisier
A ses voisins mout durement,

Mais à la troisième lance, ils réparent leur déconvenue et brisent l'un et l'autre jusqu'au poing. Jean de Dompierre joûte encontre Tolart du Haitiel ; ils brisent à point.

Jean de Dompierre travailla en homme de cœur, et il envoya à son adversaire un palefroi.

Henri de Soiri et Pierre de Montagu, Mathieu de Vis et Bretoul de Houdencourt, Wautier de Fouilloy et Huet de Halluin font leur joûte en chevaliers bien appris.....

Est venu li quens de Clermont,
L'escu au col, le hiaume u cief:
« Sire, Dix vous gart de meschief,
Dist la roïne, et tout si saint!
Ne puet laissier qui ne les aint;
Et le commande au Saint Esprit. »

Le comte joûte avec Erart de Braine; tous deux font voler en éclats leurs trois lances.

Et li quens, l'escu en cantel,
S'em passe devant la roïne,
Si le salue et si l'encline ;
Et ele li rent son salu ;
Et a au conte tant valu
Que les dames de cief en cief
Boute cascune avant son chief,
Et damoiseles ensement;
Se l'saluent mout doucement;
Et il les regarde et remire,
Et dist: « Dame, Dix le vous mire
Et grand honnour vous puist venir
Riens ne vous puist mesavenir! »
Le cheval tourne et si s'esmuet,
Quanques chevax porter le puet
S'en va des esperons broçant,
Et ses compains li vient à tant.
Grans cax et rades s'entre-donent,
Lour lances brisent et arçonent,
Que li plus longue, sans mentir,
N'avoit pas une aune d'entir.
A tant li quens s'en retourna,
Et la roïne se tourna
As fenestres del escaffaut,
Se li a escrié en haut
Qu'il se voist desarmer à tant;
Et il si fist.....

Gaucher d'Autreche et Jean de Fenières se présentent; tous deux

Bien le firent et bien brisierent
Tant que les dames les prisierent.

L'échiqueté d'Hangest se met sur les rangs contre Robert Wavrin (que l'auteur surnomme Burnel).

Buridans de Waulaincourt joûte contre Nicole des Armoises qui eut les côtes bien froissées par la lance de son adversaire.

Jean de Perremont et Henri de Bacile, Aubert de Hangest et Gautier de Chatillon, le plus jeune sans doute, prennent leur tour. A l'occasion de ce dernier, messire Queux s'écria :

Q'en cest siècle deus coses sont
Dont maistre sont lî aprentis.
Uns Bacelers de bon renon
S'en vint armés devers la court :
Che fu Jehans de Hargicourt
Contre Jehan de Lin-de-Buef.

Viennent ensuite Boiset joûtant contre Wautier du Heurle. (Le poète ne sait lequel l'emporta). Puis arrive Louis de Beaujeu, battant des éperons; il s'avance contre Robert de Wavrin,

Et s'entre-donnent tel tatin
De lour lances à tout les fers
Que la main senestre et les ners
Ot mesire Loïs brisie,
Sa jouste éust été prisie
S(e il) fust tous sains demorés :
» Nostre Sires soit aourés
Dist-il, de quanques il m'envoie! »
Erramment s'est mis à la voie
Jehans de Vilers , sans targier
Broce des esperons d'acier
Encontre Willaume de Gistele;
Tel cop li donne qu'en astele
A mise la lance qu'il tint,
Et de l'autre si li avint
Qu'il la deffroisse et debrisa.
A la tierce jouster ala
De cors, de pis et de cheval.
« Tes Bacelers gart Dix de mal !
Dient les dames sour le mur ;
Il a jousté et bien et dur.

Et cil de Gistele li vint
Moutbien.» Et après jouster vint
Drieus de Salive et Boursaus
De Mequelines, qui les saus
S'en venoit sour .I. bon destrier.
Andoi vienent sans manecier,
Et s'entre-fierent ès escus
Si qu'il les ont frains et rompus,
Et brisierent, bien m'en souvient.

A leur tour, Guillaume de Locques se mesure avec Jean de Soiri; Boiset, avec Wautier de Haluin (de Hallewin sans doute). Ceux-ci

De lour fer et de lour acier
Faisoient salir le cler fu.

Jehan de Francieres,

Bons bacelers, preus et vassaus,
Sour I destrier les menus saus
Vient jouster à Rogier d'Englume.
Peu s'en faut c'on ni alume,
Que la nuis durement aproce.

Jean de Francieres touche en telle façon son compagnon qu'il chancelle ;

» A, douce Mere Dieu, ajue (1)!
Dient se gent, hui en cest jour
Nous eskievés de deshonour! »

Mais, Dieu merci, tout se passe bien.

Pour la nuit qui vient et aproce,
Pieres de Houdenc point et broce
Le destrier encontre Boisart
De Relengues; mais il fu tart,
Si que ne sai k'il leur avint.

(1) Adjuva, aide-moi.

Daulés de Wavegnies vint
Contre Engherran de Gheulesin :
L'uns donne l'autre tel tatin
Qu'il fierent et brisent ensanle ;
De lour trois lances, ce me sanle,
N'ont nule entiere retenue.
Pour la nuit qui tost est venue,
Se haste cascuns quanqu'il puet.

Le sire de Moreul (de Moreuil) se rencontre avec Monard de Laleng; Bridous de Baillet avec Robert d'Englos : tous font bien;

Mesire li quens de Clermont,
Qui molt est et frans et courtois,
Et mesire li quens d'Artois
Vienent à la roïne haut,
Qui encore est sour l'escafaut,
Qui voit les joustes et esgarde
Et ne s'en donna onques garde ;
Si les voit à jenous à terre,
Et dient ; « Dame, pour vous querre
Somes venu, s'il ne vous grieve. »
La roïne en estant se lieve
Et les salue et lour dist tant :
« Biau signeur, à vostre commant ;
Hui, mais est tans d'aller a cort. »
Kex li senescaus devant cort,
Et fait tant alumer tortis
Que il sanloit que tous espris
Fust et li castiaus et li pars....
Puisque la roïne s'en vint,
I ot-il joustes plus de vint
Dont je ne sai conte tenir.
A la candeille vi venir
Jouster Garin de Montagu :
Mais s'il joustast de fer agu,
Robert Burnel éust blecié.

Ce passage indique l'espèce de tournoi qui eut lieu, savoir à armes courtoises.

Si a-il son cop adrecié;
Mais Diu merci! il n'ot nul mal.
La roïne est venue aval,
Si entre ès cambres et s'atourne;
En petit d'eure s'en retourne,
Si corne-on l'iauwe et ont lavé.
Ne quist mi palais pavé
La roïne pour asséoir;
Mais là où ele pot véoir
Plus grant plenté (1) de chevaliers
S'ala séoir, et li mengiers
Vient as tables, c'on i aporte.
Et la roïne se deporte
A la compaignie qu'ele a;
Mais en une pensée entra
Dont mout de gent sont mervillié,
Et s'en ont assés murmillié;
Mais nus n'ose parler a li.
Elle pensa et fu ensi
Plus d'une lieue à tout le mains,
Et tint en une de ses mains
I petit Kenivet agu.
En ce pensé ù ele fu
Rist et demaine mout grant joie
Il n'i a ame qui le voie (2)
Qui n'en soit liés et esbadis;
Et pensent, puisque ele a ris,
Que n'a chose qui li anuit.
Lors a li quens de Clermont dit
Et il et mesires d'Artois,
Comme sage et comme courtois;
» Dame, vous avés peu soupé.

Ici le manuscrit a été rongé et détérioré de telle façon qu'il ne reste plus que quelque syllabes des vers suivants. On peut comprendre seulement que Kex engage la dame Genièvre à aller se reposer; puis on lit le mot *caroles* plusieurs fois répété, ce qui fait supposer que des danses eurent lieu pendant la nuit pour clore la fête.

(1) Prononcez : (Pleneté) de Plenus.
(2) On dit encore : (Il n'y avait là âme qui vive).

Le poème finit ainsi :

(Sa)rrasins en un petit livre
(M)ist les joustes qu'il vit molt dures ;
(Et) si i mist les aventures,
(D)ont vous avez oï de beles,
Des chevaliers et des puceles
Et du chevalier au Lyon,
Qui bons est et de grant renon,
Et toute l'afaire qui i fu ;
Et la roïne qui là fu
Li commanda et si li dit
Que, s'il en faisoit un bel dit,
Qu'ele li paieroit si bien
Qu'il ne s'en plainderoit de rien,
Et feroit à sa gent paiier.
« Tu ne t'en doit mie esmaiier,
Dist li sires de Basentin :
Je sui pleges, par saint Martin !
S'ele men prie tant ne quant. »
— » Sire, je m'en tieng bien à tant ;
Mais je ne vous refuse mie,
Que vous arés et crouste et mie,
Je pens et croi, encore au wen (1) »
Ci fine li Remans du Hen ;
Et Sarrasins, s'il l'en est miex,
Dict que boine part i ait Diex.

P. S. J'ai lu cette note à Arras lors de la réunion du Congrés en l'année 1853. Mon intention a été de provoquer l'attention sur ce poème Picard-Artésien, et d'inviter les personnes qui pourraient me fournir des renseignements, soit historiques, et héraldiques ou généalogiques, soit philologiques ou archéologiques, sur les personnages qui figurent dans le Roman du Hem, à ne pas me refuser leur bonne assistance.

J'ai déjà réuni des matériaux assez nombreux, destinés à être joints à l'édition que je prépare de cette œuvre du XIIIe siècle, intéressant spécialement les deux provinces. Les noms

(1) Vinum ?

des seigneurs qui prirent part à ce tournoi sont presque tous des environs du Hem; il serait bon d'avoir, sinon pour tous, du moins pour le plus grand nombre, des détails qui échappent nécessairement à une personne seule.

Puisque j'en trouve l'occasion, je m'empresse de renouveler ma prière.

Comme un seul exemplaire manuscrit est connu, la découverte d'une seconde leçon serait précieuse. Elle servirait très-probablement à compléter le chant du trouvère Sarrazin.

Je termine en invitant les érudits à l'examen de certains passages fort alambiqués, pour l'élucidation desquels j'avoue humblement mon insuffisance.









